

INOPINATUSOPHOBIE Peur de l'imprévu

**Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11**

L'adjectif « **inopiné** » désigne quelque chose qui arrive de manière totalement imprévue, soudaine et à quoi on ne s'attendait pas.

Exemples courants :

- **Un contrôle inopiné** : Une inspection surprise (par exemple, un contrôle antidopage ou un audit en entreprise).
- **Une visite inopinée** : Des invités qui arrivent chez vous sans avoir prévenu.
- **Un événement inopiné** : Un incident de dernière minute qui vient bousculer un programme.

Synonymes (Ce qui se ressemble)	Contraires (L'inverse)
Imprévu, inattendu, fortuit, subit, soudain, à l'improviste.	Attendu, prévisible, prévu.

Origine (Étymologie)

Le mot vient du latin ***inopinatus***, formé avec le préfixe privatif *in-* (non) et le verbe *opinari* (penser, s'attendre à). Littéralement, c'est ce que l'on n'avait pas imaginé ou anticipé.

L'adverbe dérivé est **inopinément**, qui signifie « de façon inopinée » ou « sans crier gare ». [

L'INOPINATUSOPHOBIE

Craindre l'imprévu relève moins d'un travers psychologique que d'une structure : l'imprévu n'est pas l'inconnu, mais la rupture d'un horizon d'attente. Au sens husserlien, la conscience du temps est une synthèse de protentions, et ce qui survient contre elles ne contrarie pas seulement un projet, il disloque la continuité même de l'expérience. La crainte accompagne cette disjonction, avant toute évaluation de la valence de ce qui advient.

Un fondement biologique et cognitif. Dans le cadre du principe de minimisation de l'énergie libre (Friston), l'organisme se maintient comme système en bornant son entropie sensorielle, c'est-à-dire en minimisant la surprise. L'aversion pour l'erreur de prédiction apparaît alors comme une condition de la persistance homéostatique, non comme une pathologie. Les travaux sur l'intolérance à l'incertitude et l'aversion à l'ambiguïté (Ellsberg) confirment que nous préférons un risque probabilisé à une incertitude knightienne, alors que celle-ci est précisément le régime de l'imprévu authentique.

Un fondement historique. La modernité (Weber, puis Beck) a institutionnalisé la calculabilité : assurance, planification, rationalisation bureaucratique. Elle a fait de l'imprévu un scandale, une défaillance du système plutôt qu'une propriété du réel. La crainte contemporaine est en partie le corrélat d'une prétention à la maîtrise que le moindre événement dément.

Une crainte mal posée. Elle opère un amalgame entre imprévisibilité et menace. Les stoïciens y répondaient par la *praemeditatio malorum*, qui dépouille l'événement de son pouvoir de sidération sans prétendre le prévoir. Montaigne en tirait une familiarité avec la contingence, Bergson une ontologie : si le possible n'est pas antérieur au réel, l'imprévisibilité est la forme même de la nouveauté, et la durée créatrice exclut toute prévisibilité intégrale. Arendt en fait la condition de l'action : la natalité introduit dans le monde des commencements dont l'issue échappe à leur auteur, et la promesse et le pardon sont les seuls remèdes à ce que l'irréversibilité et l'imprévisibilité ont d'insupportable. Derrida, avec l'*arrivant*, radicalise : un avenir entièrement prévisible ne serait qu'un présent différé, sans événement ni hospitalité possible.

Un point de partage. La crainte est légitime comme affect, parce que l'asymétrie des conséquences est réelle pour qui est vulnérable (la convexité négative de Taleb : l'imprévu coûte plus qu'il ne rapporte à un système fragile). Elle devient illégitime comme norme, lorsqu'elle commande de réduire l'horizon des possibles jusqu'à abolir ce qui rend l'existence libre. La question pertinente est moins « pourquoi craindre ? » que « quelle structure rend l'imprévu supportable, voire fécond ? » : la robustesse, l'antifragilité, ou l'éthique de la promesse.